# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES ARTS

Journal Français Quotidien. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 10 DECEMBRE 1904 Fondé le 1er Septembre 1827



**L'Abeille de la Nouvelle-Orleans**

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres. Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.



POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.


## ENCORE LE SACRE De Napoléon Ier

### Souvenirs d'une Dame d'Honneur.

Le pape était arrivé à Fontainebleau le 4 frimaire an XIII (dimanche 25 novembre 1804), à midi. Après avoir pris quelque repos dans son appartement où l'avaient conduit le grand chambellan Talleyrand, le grand maréchal de la cour Duroc et le grand maître des cérémonies Ségur, il alla faire une visite à l'empereur qui le reçut en dehors de son cabinet et qui, au bout d'un entretien d'une demi-heure, le reconduisit jusqu'à la salle dite alors des grands officiers. L'impératrice avait reçu ordre de le faire s'asseoir à sa droite.

Après ces visites, le prince Louis, les ministres, l'archi-chancelier Cambacérès, l'architrésorier Lebrun, le cardinal Fesch et les grands officiers qui se trouvaient à Fontainebleau furent présentés au pape. Il reçut tout ce monde avec bonté et politesse. Il dîna ensuite avec l'empereur et se retira de bonne heure pour prendre du repos.

Le pape, à cette époque, était âgé de soixante-deux ans. Sa taille parut assez haute, sa figure belle, grave et bienveillante. Il était entouré d'un nombreux cortège de prêtres italiens, qui furent loin d'imposer comme lui et dont les manières vives, communes et étranges ne pouvaient entrer en comparaison avec la bonne tenue ordinaire du clergé français.

Le château de Fontainebleau offrait alors un aspect bizarre, par le mélange de personnages variés dont il était habité : souverains, princes, militaires, prêtres, femmes, tout était à peu près pêle-mêle dans les différents salons où l'on se réunissait à des heures indiquées. Dès le lendemain, Sa Sainteté reçut toutes les personnes de la cour qui se présentèrent chez elle. Nous fûmes tous admis à l'honneur de lui baiser la main et de recevoir sa bénédiction. Sa présence, en pareil lieu et pour une si grande occasion, me causa une assez forte émotion.

Le même lundi, les visites entre les souverains recommencèrent. Quand le pape fut venu pour la seconde fois chez l'impératrice, celle-ci exécuta le plan secret qu'elle avait formé, et lui confia qu'elle n'était point mariée à l'église. Sa Sainteté, après l'avoir félicitée des actes de bonté auxquels elle employait sa puissance et l'appelant toujours "sa fille," lui promit d'exiger de l'empereur qu'il fît précéder son couronnement d'une cérémonie nécessaire à la légitimité de son union avec elle, et, en effet, l'empereur se trouva forcé de consentir ce qu'il avait éludé jusqu'alors. Ce fut au retour à Paris que le cardinal Fesch le maria, comme je le disais tout à l'heure.

Dans la soirée du lundi, on avait fait venir quelques chanteurs pour exécuter un concert dans les appartements de l'impératrice. Mais le Pape refusa d'y assister, et se retira au moment où on allait commencer.

La cour retourna à Paris le jeudi 29 novembre. L'empereur et le pape revinrent dans la même voiture, et Sa Sainteté fut logée au pavillon de Flore, l'empereur ayant nommé une partie de sa maison pour le servir.

Dans les premiers jours de sa présence à Paris, le pape ne trouva pas dans les habitants le respect auquel on devait s'attendre. Une vive curiosité poussait la foule sur son passage, quand il visitait les églises, et sous son balcon, aux heures où il s'y montrait pour donner sa bénédiction. Mais peu à peu, les récits que faisaient ceux qui l'approchaient de la dignité de ses manières, quelques paroles nobles et touchantes qu'il prononça en diverses occasions et qui furent répétées, et l'aplomb avec lequel il soutenait une situation si étrange pour le chef de la chrétienté, produisirent un changement marqué, même chez les classes inférieures du peuple.

Bientôt la terrasse des Tuileries se vit couverte, durant toute la matinée, d'un monde immense qui l'appelait à grands cris et qui s'agenouillait devant sa bénédiction. On avait permis que la galerie du Louvre se remplît à certaines heures de la journée, et alors le pape la parcourait et bénissait ceux qui s'y trouvaient. Nombre de mères lui présentaient leurs enfants, qu'il accueillait avec une bienveillance particulière...

Bientôt tout Paris retentit des louanges du pape, et bientôt aussi l'empereur commença à en être jaloux. Il prit quelques arrangements qui obligèrent Sa Sainteté à se refuser à l'empressement trop vif des fidèles, et le pape, qui pénétra l'inquiétude dont il était l'objet, redoubla de réserve, sans jamais laisser paraître la moindre apparence du plus petit orgueil humain.

Deux jours avant le couronnement, M. de Rémusat, qui en même temps que premier chambellan était aussi maître de la garde-robe, et qui, pour cette raison, se trouvait chargé de tous les préparatifs des costumes impériaux allant porter à l'impératrice son élégant diadème qui venait d'être achevé, la trouva dans un état de satisfaction qu'elle avait peine à dissimuler publiquement.

Prenant mon mari à part, elle lui confia que, dans la matinée de cette journée, un autel avait été préparé dans le cabinet de l'empereur, et que le cardinal Fresch l'avait mariée en présence de deux aides de camp. Après la cérémonie, elle avait exigé du cardinal une attestation par écrit de ce mariage. Elle la conserva toujours avec soin, et jamais, quelques efforts que l'empereur ait faits pour l'obtenir, elle n'a consenti à s'en dessaisir.

On a dit depuis que tout mariage religieux qui n'a point pour témoin le curé de la paroisse où il est célébré, renferme, par cela même, une cause de nullité, et que c'est à dessein qu'on se réserve ce moyen de rupture pour l'avenir. Il faudrait, en ce cas, que le cardinal lui-même eût consenti à cette fraude. Cependant la conduite qu'il tint par la suite ne le donna point à penser, car lors des scènes assez vives auxquelles le divorce a donné lieu, l'impératrice alla quelquefois jusqu'à menacer son époux de publier l'attestation qu'elle avait entre les mains, et le cardinal Fesch, consulté alors, répondait toujours qu'elle était en bonne forme, et que sa conscience ne lui permettait pas de nier que le mariage n'eût été consacré de manière qu'on ne pouvait le rompre que par un acte arbitraire d'autorité.

Après le divorce, l'empereur voulut ravoir encore cette pièce dont je parle : le cardinal conseilla à l'impératrice de ne pas s'en dessaisir. Ce qui prouvera à quel point était poussée la défiance entre tous les personnages de cette famille, c'est que l'impératrice, tout en profitant d'un conseil qui lui plaisait, me disait alors qu'il lui arrivait quelquefois de croire que le cardinal ne le lui donnait que de concert avec l'empereur, qui eût voulu la pousser à quelque éclat, afin d'avoir une occasion de la renvoyer de France. Cependant l'oncle et le neveu étaient brouillés alors par suite des affaires du pape.

Enfin, le 2 décembre, la cérémonie du couronnement eut lieu. Il serait difficile d'en décrire toute la pompe et d'entrer dans les détails de cette journée. Le temps était froid, sec et beau, les rues de Paris étaient pleines de monde, le peuple plus curieux qu'empressé, la garde sous les armes et parfaitement belle.

Le pape précéda l'empereur de plusieurs heures et montra une patience admirable, en demeurant longtemps assis sur le trône qui lui avait été préparé dans l'église, sans se plaindre du froid ni de la longueur des heures qui se passèrent avant l'arrivée du du cortège. L'église Notre-Dame était décorée avec goût et magnificence. Dans le fond de l'église on avait élevé un trône pompeux pour l'empereur, où il pouvait paraître entouré de toute sa cour. Avant le départ pour Notre-Dame, nous fûmes introduits dans l'appartement de l'impératrice. Nos toilettes étaient fort brillantes, mais leur éclat pâlissait devant celui de la famille impériale. L'impératrice, surtout, resplendissante de diamants, coiffée de mille boucles comme au temps de Louis XIV, semblait n'avoir que vingt-cinq ans quoiqu'elle en eût alors quarante et un. Elle était vêtue d'une robe et d'un manteau de cour de satin blanc, brodés en or et en argent mélangés. Elle avait un bandeau de diamants, un collier, des boucles d'oreilles et une ceinture du plus grand prix, et tout cela était porté avec sa grâce ordinaire. Ses belles-sœurs brillaient aussi d'un nombre infini de pierres précieuses, et l'empereur, les examinant toutes les unes après les autres, sourait à ce luxe, qui était, comme tout le reste, une création subite de sa volonté.

Les dames aussi portaient un costume brillant. Ne devant revêtir qu'à l'église ses habits impériaux, il avait un habit français de velours rouge brodé d'or, une écharpe blanche, son manteau court semé d'abeilles, un chapeau retroussé par devant avec une agrafe de diamants et surmonté de plumes blanches, le collier de la Légion d'honneur en diamants. Toute cette toilette lui allait fort bien. La cour entière était en manteau de velours brodé d'argent. Nous nous faisions un peu spectacle les uns aux autres, il faut en convenir ; mais ce spectacle était réellement beau.

L'empereur monta dans une voiture à sept glaces toute dorée avec sa femme et ses deux frères Joseph et Louis. Chacun ensuite se rendit à la voiture qui lui était assignée, et ce nombreux cortège alla, au pas, jusqu'à Notre-Dame. Les acclamations ne manquèrent pas sur notre passage. Elles n'avaient pas cet élan d'enthousiasme qu'aurait pu désirer un souverain jaloux de recevoir les témoignages d'amour de ses sujets ; mais elles pouvaient satisfaire la vanité d'un maître orgueilleux et point sensible.

Arrivé à Notre-Dame, l'empereur demeura quelque temps à l'archevêché pour y revêtir ses grands habits qui paraissaient l'écraser un peu. Sa petite taille se fondait sous cet énorme manteau d'hermine. Une simple couronne de laurier ceignait sa tête ; il ressemblait à une médaille antique. Mais il était d'une pâleur extrême, véritablement ému, et l'expression de ses regards paraissait sévère et un peu troublée.

Toute la cérémonie fut imposante et belle. Le moment où l'impératrice fut couronnée excita un mouvement général d'admiration non pour cet acte en lui-même, mais elle avait si bonne grâce, elle marcha si bien vers l'autel, elle s'agenouilla d'une manière si élégante, et en même temps si simple qu'elle satisfit tous les regards. Quand il fallut marcher de l'autel au trône, elle eut un moment d'altercation avec ses belles-sœurs qui portaient son manteau avec tant de répugnance que je vis l'instant où la nouvelle impératrice ne pourrait point avancer. L'empereur, qui s'en aperçut, adressa à ses sœurs quelques mots secs et fermes qui mirent tout le monde en mouvement.

Le pape, durant toute cette cérémonie, eut toujours un peu l'air d'une victime un peu résignée, mais resignée noblement par sa volonté et pour une grande utilité.

Vers deux ou trois heures nous reprîmes en cortège le chemin des Tuileries, et nous n'y rentrâmes qu'à la nuit, qui vient de bonne heure au mois de décembre, éclairés par les illuminations et par un nombre infini de torches qui nous accompagnaient. Nous dînâmes au château, chez le grand maréchal, et, après, l'empereur voulut recevoir un moment les personnes de la cour qui ne s'étaient pas retirées. Il était gai et charmé de la cérémonie ; il nous trouvait toutes jolies, se récriait sur l'agrément que donne la parure aux femmes ; il nous disait en riant : "C'est à moi, mesdames, que vous devez d'être si charmantes." Il n'avait point voulu que l'impératrice ôtât sa couronne, quoiqu'elle eût dîné en tête à tête avec lui, et il la complimentait sur la manière dont elle portait le diadème enfin il nous congédia.

MADAME DE REMUSAT.

# DEPECHES Télégraphiques

### Rapport du commandant de l'artillerie japonaise

Tokio, 9 décembre, midi—L'état-major impérial a reçu du commandant des batteries de siège en face de Port Arthur le rapport suivant daté du 8 décembre à 10 heures du soir :

"Huit de nos projectiles ont atteint, aujourd'hui, le croiseur protégé "Pallada". Le feu a pris à bord de ce navire et peu après il commença à donner lourdement de la bande à tribord pendant que son arrière s'enfonçait graduellement.

"Nous estimons que le "Pallada" dans l'état actuel est incapable de prendre la mer.

"Pendant le bombardement nous avons aperçu la canonnière "Giliak" qui était mouillée entre la terre et le cuirassé désemparé "Peresviet." Nous avons immédiatement ouvert le feu sur elle. Onze de nos projectiles ont atteint cette canonnière, qui paraît être désemparée.

"Le croiseur cuirassé "Bayan", qui a été touché par 22 de nos projectiles, a pris feu ce matin à 11 heures 30.

"Le feu n'était pas encore éteint à 1 15 heures de l'après-midi.

"Ce croiseur est gravement avarié.

"Nous ne connaissons pas encore le résultat de notre bombardement contre le cuirassé "Sébastopol" et contre le transport "Amour".

"Tous les projectiles mentionnés dans ce rapport ont été tirés par nos canons de siège. Nous passons sous silence les obus tirés par nos canons d'un petit calibre".

—:o:—

## Le siège de Port Arthur

### L'escadre russe en partie désemparée par le feu de plus en plus violent des Japonais.

### Le croiseur "Pallada" en feu.

Du quartier général de la troisième armée japonaise devant Port Arthur, via Fusan, le 9 décembre—Dans la nuit du 26 novembre les Japonais ont établi des tranchées d'infanterie à l'intérieur des parapets des deux forts de la montagne Riblung et du fort situé au nord de la montagne Keekwan.

Le jour suivant, l'infanterie japonaise fut obligée de se retirer devant le feu violent de l'artillerie russe.

Depuis cette époque il n'y a pas eu d'opérations devant la ligne des forts de l'Est, la plus grande partie des troupes japonaises a été concentrée dans le but d'effectuer la capture de la colline de 203 mètres.

Le cuirassé "Pobieda" est actuellement couché sur le flanc dans la rade de Port Arthur. Le feu s'est déclaré à bord.

Le cuirassé "Retvizen" et le cuirassé à tourelles "Poltava" ont été coulés.

Le croiseur cuirassé "Bayan" est échoué.

Les autres navires de guerre russes n'ont fait aucune tentative pour s'échapper.

—o—

### Commentaires sur la mort du député Syveton.

Paris, 9 décembre — Les amis du député Syveton, qui a été trouvé asphyxié par des émanations de gaz, hier soir, dans sa maison de Neuilly, affirment qu'il est la victime d'un crime.

D'après eux Syveton aurait été assassiné dans le but de l'empêcher de faire, ainsi qu'il en avait exprimé l'intention, de plus amples révélations sur le système d'espionage dans l'armée.

Ces affirmations ne reposent sur aucune preuve tangible. L'enquête officielle tend à prouver que la mort de M. Syveton est dûe à un accident ou à un suicide. L'autopsie a établi que la mort était le résultat d'une asphyxie causée par du gaz d'éclairage.

Le comte Boni de Castellane, un des amis de M. Syveton, s'est entretenu longuement aujourd'hui avec la veuve.

M. de Castellane s'est refusé à accepter la théorie du meurtre.

—o—


## AU PUBLIC.

Les acheteurs de la ville et de la campagne ayant besoin d'un des articles dont se compose notre stock, feront bien de venir examiner notre assortiment avant de s'adresser ailleurs. Celui-ci comprend des GLACES FRANÇAISES et ALLEMANDES, avec cadres dorés ou cadres en noyer ou ébène, de toutes grandeurs et de tous les genres ; de GRAVURES, cadres pour tableaux et portraits ; de STORES, corniches, embrasses, albums, étagères, ornements de fantaisie, statues en bisque et bronze, vases, bibelots, accessoires, etc., etc. Nous appelons particulièrement l'attention du public sur la grande variété des articles que nous avons en magasin et sur notre importation de GLACES FRANÇAISES pour cheminées et pour panneaux. Nous sommes les seuls qui possèdent un véritable entrepôt de glaces à la Nouvelle-Orléans. Notre établissement est le plus vaste qui existe dans le Sud et est l'égal de n'importe quel autre aux Etats-Unis. Nous pouvons donc vendre à meilleur marché qu'aucune autre maison de la ville faisant le même genre d'affaires et prétendant s'y connaître. Il n'en existe pas d'ailleurs qui en fasse une spécialité comme nous. Nous espérons que les acheteurs feront leur profit de ce que nous venons d'exposer.

Oscar Uter, Gérant. **L. UTER, HEIRS**

Nos 233 et 235 RUE ROYALE.

1er déc—1m


### Jeunes criminels.

Chicago, 9 décembre—Six écoliers, âgés de 14 ans au plus, ont été détenus au poste de garde toute la nuit en attendant le verdict du coroner sur la mort du Rabbin Abraham Glick.

Glick tuait des poules pour David Levy, dans la cour du magasin de ce dernier, quand des garçons se sont mis à lui lancer des boules de neiges qui renfermaient des pierres.

Une de ces boules a frappé Glick à la tête et lui a fait une petite blessure.

Tremblant d'excitation le rabbin a couru se plaindre à la station de police qui était à quatre blocs, et là, on l'a engagé à faire arrêter les garçons.

Glick est revenu en toute hâte de la station de police chez Levy. En arrivant à la porte il a levé les mains et s'est affaissé sur le trottoir. Quelques instants après il expirait.

—:o:—

## Crime affreux.

Edgefield, Caroline du Sud, 9 décembre—Un crime horrible a été commis à Trenton dans la nuit de mercredi.

A cinq heures hier matin on a découvert que la résidence de B. B. Hughes était en feu, et quand l'incendie a été suffisamment contrôlé pour qu'il fut possible de pénétrer dans la maison, un spectacle épouvantable s'est offert aux personnes présentes qui ont vu gisants sur le plancher les corps brûlés et pour ainsi dire méconnaissables de la famille tout entière, qui était composée de M. Hughes, sa femme Eva, et deux filles, Emma, âgée de 19 ans, et Hattie, âgée de 14 ans.

Le cadavre de M. Hughes était étendu juste audessous de l'endroit où se trouvait la porte conduisant de sa chambre au Hall. Il avait la tête trouée d'une balle et un pistolet ayant une chambre vide était tout près de lui.

Les vêtements brûlés qui le recouvraient en partie prouvent qu'il était habillé au moment de sa mort.

—:o:—

### Arrivée du vice-roi Curzon.

Bombay, 9 décembre—Une réception des plus cordiales a été faite au vice-roi Curzon qui est arrivé aujourd'hui de l'Angleterre. Nombre des gouverneurs indigènes sont venus à Bombay pour souhaiter la bienvenue au vice-roi.

—o—

### Défense de M. C. Palmer

Utica, N. Y., 9 décembre—Manning C. Palmer, président de la défunte Banque Nationale Américaine de Syracuse, s'est déclaré innocent, aujourd'hui, devant la cour fédérale, des accusations qui pèsent sur lui, d'avoir permis à la "Adamant Plaster Company" de Syracuse une corporation en banqueroute dont il était le trésorier, d'excéder le montant de son crédit, d'avoir fait de fausses entrées dans les livres et soustrait de l'argent de la caisse, aussi, d'avoir fait de faux rapports au contrôleur de la monnaie. Son cautionnement a été fixé à $15,000. Palmer, qui est âgé de 74 ans, est un résident distingué de Syracuse.

—:o:—


**MALADIES NERVEUSES**

*Guérison Certaine*

PAR LE

**Sirop Henry Mure**

Succès assuré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris.

POUR LA GUERISON DE

| | |
|---|---|
| EPILEPSIE, HYSTERIE | VERTIGES |
| HYSTERO-EPILEPSIE | CRISES NERVEUSES |
| DANSE de SAINT-GUY | MIGRAINES |
| DIABETE SUCRE | INSOMNIE |
| MALADIES du CERVEAU | ENTOUSIASMES |
| et de la Moelle Epinière | CONGESTIONS Cérébrales |
| CONVULSIONS | SPERMATORRHÉE |

Notes très importantes envoyées gratis sur demande.

HENRY MURE, à Pont-Saint-Esprit (France).


### Un "Kommers."

New York, 9 décembre—La "New York German Warrior's Association" a donné un "Kommers" en l'honneur des représentants spéciaux de l'empereur Guillaume, le major général Von Lowenfeld et le major comte Von Schmetlow, qui ont assisté récemment à l'inauguration de la statue de Frédéric le Grand à Washington.

Le général Lowenfeld s'est adressé aux assistants en les appelant ses "chers camarades", et leur a dit entre autres choses, que l'empereur donnait au peuple Américain la statue de Frédéric le Grand en témoignage de reconnaissance pour l'accueil qui a été fait à son frère Henri dans ce pays. Lorsque les délégués ont pris congé de l'empereur, il leur a dit :

"Quand vous rencontrerez un de nos vieux soldats, vous lui présenterez mes meilleurs compliments. Ne négligez pas de faire une visite aux vétérans et à l'association des guerriers dont les membres savent si bien combiner les devoirs qu'ils doivent au pays qu'ils habitent avec leur amour pour la patrie."

"Le président Roosevelt m'a parlé sur le même ton, a ajouté le général, et m'a donné l'assurance que jamais l'Union n'oubliera ce qu'elle doit aux Allemands attendu que c'est aux sociétés allemandes qu'elle doit d'avoir conservé plusieurs Etats au commencement de la guerre civile."

Les vétérans ont chaleureusement acclamé l'orateur qui a terminé son discours en rendant hommage au président Roosevelt.

—o—

### Le remorqueur "Independence"

Pittsburg, Pa., 9 décembre—E. B. Grible, représentant les intérêts Jutte a acheté le remorqueur en acier "Independence", de Brown et Cie, de New York, au prix de $70,000.

Le vaisseau est en route pour la Nouvelle-Orléans où il servira à remorquer les vapeurs.

L'"Independence" fut construit il y a deux ans, et il convient très bien pour le trafic du golfe et du fleuve. M. Grible et sa famille partiront lundi pour la Nouvelle Orléans où ils vont établir leur résidence et où M. Grible prendra soin des intérêts de remorquage Jutte.


**Valeur de la Nourriture.**

En choisissant du Lait Condensé il est important d'obtenir une marque de qualité uniforme qui contienne toute la substance Grasse du Beurre, qui forme la partie la plus nourrissante du Lait Condensé. La vieille marque de Lait Condensé Eagle Brand est digne de confiance et sans contredit la meilleure à employer.—

**Pâté au Bifteck.** MATIÈRES :—Un litre de viande cuite coupée en dés, un pinte de pommes de terre bouillies coupées en dés, deux tranches de lard bacon, émincés, jus de viande brun, sel, poivre, pâtisserie ordinaire.

**Lea & Perrins' Sauce**

THE ORIGINAL WORCESTERSHIRE

**Assaisonnement :**—Le pâté au bifteck paraît souvent manquer de piquant. La saveur dernière lui est donnée en mélangeant avec le jus de viande brun deux cuillérées à soupe de SAUCE LEA & PERRIN. Quand il sera bien cuit au four et servi brûlant on le déclarera parfait.

JOHN DUNCAN'S SONS, Agents, NEW YORK.